



L'heure écarlate

Constance Dzyan

– Auriez-vous l'amabilité de me donner l'heure, s'il vous plaît ?

Le bras tendu devant lui, Lobont n'eut qu'à incliner légèrement la tête pour voir le cadran de sa montre ayant tourné autour de son poignet pendant la poursuite.

– 23h13.

– Bien. Je me demande ce que vous allez faire durant les quatre minutes qu'il vous reste, inspecteur.

Lobont ne cilla pas ; il tenait toujours à bout de bras son arme chargée, immobile à un mètre du front de cet homme longiligne en costume noir qu'il n'avait jamais vu. Derrière eux gisaient deux corps inertes, l'un massif et l'autre frêle, contre les pierres moussues de la petite pièce aux allures de catacombe.

Quatre minutes.

Lobont frissonna quand l'homme en costume noir, une main dans la poche, porta la cigarette entamée à ses lèvres en esquissant un sourire.

*

Tout avait commencé quatorze mois plus tôt, par un matin pluvieux, dans une chambre d'hôtel minable aux effluves de cigare de contrebande.

Comme ceux de ses collègues, l'imper trempé de Lobont gouttait sur la moquette où reposait un cadavre nu, la cinquantaine grassouillette, visage tranquille, familial, sans contorsion de douleur. Les yeux étaient ouverts, entièrement rouges, comme si l'on y avait déposé *post mortem* deux gouttes de sang. Fendu, le poignet droit reposait dans une flaque épaisse ; mais le plus étonnant se trouvait déjà dans un sac en plastique.

Une montre. Cassée. Une montre de femme. Arrêtée à 23h17.

L'ayant vu dépasser de sa bouche, l'un des hommes de Lobont avait suivi la procédure en matière de pièces à conviction. À l'arrivée de l'inspecteur, on parlait d'un suicide bizarre : le problème, c'était qu'il n'y avait pas d'arme. Le vieux

propriétaire de l'établissement disait n'avoir touché à rien. La chambre avait été louée jusqu'à dix heures : sans nouvelles à dix heures et demie, il avait utilisé son double pour entrer et appelé la police aussitôt. Lobont la fit fouiller sans résultat, et en profita pour faire les poches du mort : dans chacune l'attendait une mauvaise surprise. Celle de gauche comportait une carte d'identité au nom de Philippe Weill, l'adjoint au maire connu pour ses arrangements douteux, celle de droite un carton élégant au cadre d'or. On pouvait y lire, à l'encre noire : « Le 3 décembre à 23h17, vous allez mourir. »

On était le 4 décembre. Lobont avait l'assassinat prémédité d'un ponte local sur les bras. Il quitta la chambre perplexe, plus transi encore que lorsqu'il y était entré.

Les jours avaient passé avec leur lot d'évènements convenus : une meute de journalistes sur le parvis de la mairie, une minute de silence au conseil municipal, un enterrement très digne et bien filmé, aucune empreinte, pas d'arme ni de mobile, des pistes qui ne donnaient rien, l'heure de la mort estimée après analyse du bol gastrique entre vingt-deux heures et minuit, et le seul témoignage du petit vieux à se mettre sous la dent, qui jurait que ce n'était pas l'adjoint qui avait pris la chambre mais « un type de taille moyenne, blanc, la trentaine, avec des lunettes rouges ». Quelconque, la montre de femme ne leur apprit rien ; et l'on ignorait comment et pourquoi Weill était arrivé jusqu'à cet hôtel sordide de banlieue. L'incision sur le poignet était fine : le légiste suspectait l'utilisation d'un scalpel. Quant à la façon dont avait été infligée la blessure, il n'excluait pas un suicide, bien que le mot retrouvé laissât penser à un acte commis sous la contrainte.

Dans ce cas, pourquoi laisser le mot, reprendre l'arme et ensanglanter les yeux ?

On recherchait un tueur. Un tueur qui voulait qu'on le reconnaisse comme tel. Sans indices ni point de départ. En somme le néant : Lobont était empêtré dans un fameux sirop quand était survenu le deuxième meurtre, deux mois après jour pour jour.

Hector Keller, le substitut du procureur, tué à son domicile, dans une résidence cossue du centre-ville. La scène de crime était en tout point identique à la première, ponctuée d'un immuable regard de sang. Dans sa bouche, les aiguilles arrêtées d'une excellente montre suisse indiquaient l'heure du décès : 23h17.

La poche droite de son pantalon anthracite renfermait une carte similaire à celle retrouvée sur Weill, prophétisant sa mort au 3 février. Au-dessus du corps qu'on tardait à évacuer, Lobont songea qu'il était bel et bien face à une très sale affaire.

Une fois révélé, le détail du carton d'invitation à son propre assassinat fit les choux gras des quotidiens. Dans la ville la psychose et le mauvais goût se répandirent avec la même célérité : ce fut un déluge de menaces de mort à 23h17 qui inonda les boîtes aux lettres, rendant impossible toute protection policière. Malgré un battage impressionnant raillant le peu de progrès fait par la police, la presse ignorait que l'habituelle enquête de voisinage avait fourni un témoignage crédible. Une veuve habitant au même étage que Keller avait été réveillée « vers onze heures/minuit » par un coup de téléphone ; à peine la sonnerie s'était-elle tue qu'elle avait entendu du bruit sur le palier. En regardant par le judas, elle avait vu un homme de dos dont elle ne pouvait donner aucune description ; elle était cependant certaine qu'il portait des gants de cuir rouge.

C'est avec la régularité d'un métronome morbide que se manifestèrent les autres pièces du puzzle. Le 4 avril, on découvrit le corps d'un riche entrepreneur en bord de route ; le 4 juin celui d'un patron de presse dans sa garçonnière ; le 4 août celui d'un grand bijoutier dans le magasin intact ; le 4 octobre celui d'un PDG étendu dans son bureau. Tous tués de la même manière, à la même heure, avec le même mot en poche.

À chaque fois, un témoin différent disait avoir vu un homme portant du rouge sur les lieux du crime à son heure supposée, sans pouvoir donner de signalement précis ; arrivé au sixième meurtre, le commissaire divisionnaire Émile Horcicky retira l'affaire à Lobont après dix mois d'insuccès flagrant. L'inspecteur partit en claquant la porte de son bureau, après avoir pensé à démissionner un instant et même à le tuer de ses mains.

Depuis que sa femme était partie sans rien dire – il était revenu un soir, la maison était vide –, Lobont avait pris l'habitude de laisser traîner sur les meubles des dossiers d'enquêtes non résolues ; il avait hésité à épingler les photos des cadavres aux murs, comme dans les mauvais polars, et s'était finalement abstenu. Malgré cette précaution les regards rouges l'obsédaient, le hantaient jusque dans ses nuits souvent écourtées. Sous terre six corps au torse recousu et six montres cassées sous plastique. À côté de quoi était-il passé ? Weill était soupçonné de corruption, Keller de viol ;

quant aux autres, leurs noms apparaissaient dans des affaires classées sans suite. Il ne faisait pas de doute pour lui qu'il était face à l'œuvre d'un justicier, un redresseur de tort pensant agir pour le bien général.

Il le trouverait. C'en était devenu vital.

Le 4 décembre, soit un an après le premier meurtre, un septième corps avec une montre dans la bouche fut retrouvé dans une rue crasseuse, sous des cartons : il s'agissait d'Horcicky. Tout juste nommé, son successeur fit tripler les effectifs travaillant sur l'enquête. Peu affecté par la mort de son supérieur, Lobont s'occupait alors de vols à la tire, de décodeurs pirates, et compulsait chaque soir notes, photos et dossiers, pour tenter de comprendre ce qui avait pu lui échapper dans son ancienne enquête.

Le 27 janvier, il découvrit à son réveil une enveloppe glissée sous sa porte. À l'intérieur, un carton blanc et une phrase noire : « Le 3 février à 23h17, vous allez mourir. »

L'inspecteur demanda une semaine de congé et la passa chez lui à tout revoir en détail avant que l'échéance n'arrivât à son terme.

Le matin du 2 février, c'est en buvant son troisième café qu'il trouva la solution.

Il s'était trompé depuis le début : l'important, ce n'était pas les morts mais les témoins, ceux qui avaient vu le rouge, identique aux yeux des victimes. Le propriétaire de l'hôtel, la veuve et les autres personnes ayant déposé au commissariat, c'étaient eux qui possédaient la clef. Lobont en interrogea cinq dans la journée, en voulant en savoir le plus possible sur leurs vies : le soir, il chercha obstinément un dénominateur commun qui le mettrait sur la voie.

Le 3 février à 13h15, il arriva pour la première fois en gare de R***. Deux hôtels, des ruelles pavées, une église romane et un cimetière en haut d'une côte où se trouvait un mausolée maintenant délabré, en hommage à un poète aveugle natif de la région : un village paisible, en apparence. Une fillette avait disparu depuis la veille, et tout le monde était déjà au courant : Lobont l'apprit de la bouche du type dégarni qui lui loua une chambre, ce dernier l'ayant pris à tort pour un journaliste. Mal réveillé de la sieste prolongée dans le deuxième train qui avait compensé un peu sa nuit blanche,

il bredouilla une réponse négative, ce qui déçut grandement le tonsuré espérant une recrudescence des locations.

L'inspecteur fit un tour rapide des environs dans l'après-midi, sans obtenir le moindre renseignement concernant son enquête. Il mangea un steak dans un bar-restaurant, sur une table minuscule sentant la graisse, avant de retrouver sa chambre dans la soirée. Observant la carte qui annonçait sa mort dans moins de trois heures, Lobont se demanda s'il avait bien fait de prendre deux trains pour aller s'enterrer à trois cents kilomètres de chez lui. Les témoins interrogés n'avaient qu'un seul point commun, tous avaient eu affaire avec R*** : l'un y était né, un autre y avait ouvert jadis une boulangerie, un troisième y avait habité pendant deux ans, la sœur d'un autre s'y était mariée, etc. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. Le tueur voulait qu'il vienne ici, et il y aurait sûrement eu moins de morts s'il l'avait compris plus tôt. Il allait venir. Lobont l'attendait, son revolver personnel près de lui.

À 23h03, la porte de sa chambre explosa.

Lobont prit son arme, écrasa les débris de bois, vit du rouge partout, crut que c'était du sang – en fait de la peinture qui avait sauté avec l'infime dose de plastique –, un homme s'enfuyait dans l'escalier, début de la poursuite, empreintes vermeilles et marches salies, le hall, personne, la porte d'entrée pas totalement refermée, la rue, des traces sur le bitume comme du rouge à lèvres, le village désert et l'homme qui courait dix mètres devant lui. Ils passèrent devant l'église, la gare, par les ruelles pavées, le rouge des semelles se dissipait peu à peu, Lobont aurait pu tirer, hésita, crut qu'il le rattrapait, rien qu'une illusion d'optique, le fuyard grimpaît déjà la côte, l'inspecteur agrandit sa foulée, ne le vit bientôt plus, il revint sur du plat, une grille, il entra à son tour dans le cimetière, le vit, spectre zigzaguant entre les stèles, un petit bâtiment noir, s'y engouffra et disparut.

À bout de souffle, titubant, Lobont pénétra avec du retard dans le mausolée du poète aveugle en brandissant son arme, craignant un guet-apens. Dans l'obscurité, il ne vit d'abord que le point d'interrogation incandescent d'une cigarette. Il buta sur un corps inerte. Celui du type poursuivi. À droite, une fillette au cou tordu gisait dans l'angle. Lobont distingua au fond la fine silhouette d'un homme en train de fumer.

- Nous nous voyons enfin, inspecteur.
- Sale ordure !
- Le plaisir est partagé.

Ses yeux se faisant à la pénombre, Lobont put voir le visage de son interlocuteur : des traits jeunes, harmonieux, presque enfantins, qui le déstabilisèrent un instant.

Le canon s'approcha de son front.

– Auriez-vous l'amabilité de me donner l'heure, s'il vous plaît ?

*

L'homme rejeta doucement la fumée de sa cigarette qui atteignit Lobont au visage.

– J'ai commis huit meurtres. Les sept que vous connaissez et la gamine qui est contre le mur. Je l'ai étranglée avec une cordelette. Vous allez l'air contrarié, inspecteur ?

– Les renforts seront là d'ici dix minutes. T'auras de la chance si je te bute pas avant.

L'homme jeta sa cigarette, l'écrasa sur le ciment.

– J'aimerais volontiers pousser cette discussion plus avant, mais le temps nous fait défaut. Je vais quitter cette pièce et vous ne vous y opposerez pas.

– Pourquoi je ferais ça ?

– Parce que sinon nous sommes morts tous les deux. Dans ma poche se trouve un détonateur sur lequel j'appuie depuis votre arrivée. Si je relâche la pression, donc si vous me tuez, tout le bâtiment saute.

– Tu bluffes, enfoiré.

– De grâce, ne soyez pas vulgaire. Tirez plutôt.

– Avec plaisir.

Lobont rapprocha son doigt de la gâchette.

– Puis-je vous suggérer un compromis, inspecteur ?

– Il est 23h15. L'heure n'est plus aux « compromis ».

– Derrière vous se trouve le type qui vous a mené ici. C'est le père de la gamine que j'ai étranglée. Ou son frère, je ne sais plus. Lui, je l'ai piqué à la carotide quand il est entré, la seringue est encore par terre, quelque part. Comme les autres je l'ai fait chanter, pour qu'il vous conduise ici à l'heure dite. Et ce n'est pas un hasard s'il a la même taille et la même corpulence que vous.

– Où tu veux en venir ?

– À l'échange.

– Quoi ?

– Vous allez le tuer. Dans trois mois, on découvrira son corps moisi dans un canal, sans tête, sans mains. Aucune identification possible. Mais il aura votre carte d'identité dans la poche gauche et le petit mot que je vous ai envoyé dans la droite. Pour tout le monde vous serez mort et ce sera mieux comme ça. Vous traquez les gens faisant des choses injustes. Moi aussi. Sauf que je n'ai pas de hiérarchie sur le dos. Notre échange sera parfait.

– Tu délirés.

– Personne ne connaît mon visage, je vais partir loin d'ici. Et vous allez prendre ma place. Des types corrompus, dégueulasses, vous pourrez en tuer autant que vous voudrez, quel que soit l'endroit. C'est ce dont vous avez toujours rêvé. D'ailleurs les renforts ne viendront pas, vous êtes venu seul, pour me tuer ou pour que je vous tue. Je vous offre mieux que ces deux possibilités.

L'homme passa devant Lobont, enjamba le corps allongé. Il était sur le point de s'en aller quand l'inspecteur, retourné pour le tenir encore en joue, lui parla pour la dernière fois :

– Il n'y a rien dans ta poche.

– J'en ai tué sept en un peu plus d'un an. Je suis sûr que vous ferez mieux.

L'homme en costume foncé quitta le mausolée d'un pas très lent. Quand il franchit enfin la grille rouillée du cimetière, il sourit en entendant un coup de feu.

Il devait être 23h17.

L'échange avait été accepté, comme prévu. Ce n'était pas pour rien qu'il avait déposé le premier corps dans un territoire sous la juridiction de Lobont. Après avoir descendu la pente, il ressortit la main gauche de sa poche. Elle tenait un paquet de cigarettes et son briquet. Il s'en alluma une. Respira à pleins poumons. Il avait réussi : au-delà de l'heure écarlate, celle de sa mort, sa folie allait lui survivre.

Il n'y avait presque pas de vent, le village lui sembla très sombre, d'une noirceur complète, achevée. Par-dessus les vieilles pierres de l'église et des maisons, le ciel paraissait fait d'acier, de glaces sans tain. En face, une lueur rouge brillait par intermittence, comme pour le guider.

Il fit quelques pas, passa sous la barrière et attendit au milieu des rails, en fumant sa cigarette, avant qu'un train ne l'emporte dans l'entière obscurité.